



CLASSIQUES  
GARNIER

« En marge des livres », *Bulletin de la Société Paul Claudel*, n° 69, 1978 – 1,  
*Claudel et le Journal de Clichy*. Henri Hoppenot. Lucien Contaud, p. 18-24

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-15736-6.p.0026](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-15736-6.p.0026)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.*

© 1978. Classiques Garnier, Paris.  
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.  
Tous droits réservés pour tous les pays.

# En marge des livres

*Paul Claudel et Albert Frank-Duquesne, relation et correspondance*, par Joseph Boly, « Bulletin de la Société Paul Claudel en Belgique », n° 22, Bruxelles, 1977, 60 pages.

Curieux personnage que cet Albert Frank (1896-1955), d'origine juive. A quatorze ans, sa mère le laisse à lui-même ; il devient mousse, mineur au Texas puis en Belgique, clochard, faussaire aussi à ses heures. Mais cet aventurier malgré lui est aussi en quête mystique : ordonné prêtre dans l'Église Vieux-Catholique en 1932, il passe à l'Orthodoxie en 1937, puis devient catholique romain en 1940 (en renonçant à son sacerdoce), si bien que Claudel s'exclamera : « Quelle vocation extraordinaire ! On dirait que le bon Dieu a voulu faire de vous, par une confluence d'expériences inouïe, un Agent de liaison entre toutes les confessions et entre toutes les vocations humaines qui de gré ou de force se rattachent à la Croix et à la Messe » (p. 43).

Avec une pointe de génie, Frank-Duquesne (associant ainsi à son nom celui de sa femme, épousée en 1924) fixe une pensée touffue et imprégnée non seulement de la Bible, mais de beaucoup d'autres lectures auto-didactes, où il n'évite pas toujours les confusions qui menacent tout syncrétisme. Claudel, avec qui Frank est entré en relation à partir de 1945, reconnaît la valeur de son correspondant, et bien qu'il soit accablé sous la masse d'écrits mal dactylographiés qu'on lui communique, il le mettra en relation avec Etienne Gilson et le chanoine André Combes, et par eux avec l'éditeur J. Vrin qui publiera *Cosmos et Gloire*. Preuve nouvelle, s'il en était besoin, non seulement du discernement de celui qui ne se voulait « qu'un poète », mais de sa charité effective, même si elle était parfois bourrue et courroucée.

Il y avait en effet de quoi l'irriter ! Certes ! il avait reconnu en F.D. « un frère dans l'amour de Jésus-Christ, de ce verbe et de cet esprit qui est à vous et à moi la seule raison d'être ; dans l'amour aussi de ces Saintes Ecritures, aujourd'hui si follement abandonnées. Et de cette liturgie auguste qui en est la vivification toujours actuelle » (p. 31). Et il ajoutait : « Vous ne sauriez imaginer quel prestige sacré a pour moi, lecteur assidu de l'A.T., des Psaumes et de S. Paul cette qualité d'Israélite... » témoin de « l'immense tendresse que Dieu a conservée pour Israël » (p. 42 et 34). Mais par ailleurs, il est clair que tout l'opposait, lui, le croyant simple et carré, à cet esprit « ondoyant et divers ».

Leur correspondance, qui ne s'étend que sur dix-huit mois (45-46), avec deux derniers billets en 1948 et 1951, permet de voir leur affrontement. Malheureusement, nous n'avons ici que les lettres de Claudel. Les notes abondantes de J. Boly, qui présente cette édition (avec chronologie, bibliographie et quelques documents), ne donnent que des citations ou le résumé des réponses de F.D. On peut donc mal juger de ses raisons, mais seulement des réactions de son correspondant.

Elles sont superbes ! Car Claudel y défend, contre les thèses plus ou moins « hindouistes » de F.D., son propre réalisme et son optimisme fondamental : « Tout est bon (dans la création, donc dans l'homme), étant l'œuvre

de Dieu, et non pas le résultat d'une chute, comme le voudraient les gnostiques. L'essentiel de l'homme est d'être intermédiaire entre l'esprit et la matière. Si vous voulez qu'il dépouille complètement cette aptitude à la matière, il cesse d'être homme » (p. 33).

Cela vaut d'abord du Christ, au sujet de qui Claudel semble ne pas avoir bien compris son correspondant. Car il est préoccupé d'affirmer que Dieu s'est fait homme intégralement, corps et âme, alors que, semble-t-il, F.D. s'appuyait sur l'absence de *personne* humaine du Christ, puisque sa nature humaine est directement assumée par la seule Personne divine du Verbe, ce qui permet à son humanité de n'être pas fermée sur le seul individu Jésus et de nous rester ouverte. Et cela n'est pas moins de la foi chrétienne que l'intégrité de l'humanité du Christ : deux natures en une seule personne (divine).

Mais Claudel revient surtout sur la question de la survie de l'âme. A juste titre il souligne qu'elle tient à son corps et que, par conséquent, elle le réclame aussi pour la vie éternelle. La foi en la résurrection des corps — un des articles du Credo, encore plus important d'après saint Paul que la résurrection du Christ, puisque celui-ci n'est ressuscité que pour que nous ressuscitions à notre tour — est aujourd'hui trop méconnue pour qu'on n'apprécie pas l'insistance de Claudel, même s'il se perd à essayer de préciser comment l'âme survit avec ses facultés (assurément) sans exception, donc avec la sensibilité elle-même (p. 40-41).

Comme pure faculté, peut-être. En exercice ? tout au plus une fois le corps ressuscité, ce que la Tradition ne reconnaît dans l'immédiat qu'au Christ et à sa Mère (Cf. *Emmaüs*). Mais nous savons si peu de chose là-dessus ! Je n'aurais pas l'audace de Claudel pour m'y aventurer...

Il est d'ailleurs trop tôt pour examiner à fond l'attitude claudélienne dans ce genre de controverses, tant que des correspondances beaucoup plus importantes encore, comme celle que le poète entretint avec Paul Petit, demeurent inédites. Elles permettraient de déterminer les familles d'esprit, plus clairement peut-être que des écrits théoriques.

Dom Claude JEAN-NESMY.

Dom Claude JEAN-NESMY : *Bestiaire roman*. Ed. Zodiaque, coll. « Les points cardinaux, n° 25 », Abbaye de la Pierre qui Vire (Yonne).

Très bel ouvrage composé de textes extraits de l'Ancien et du Nouveau Testaments, des Fioretti de Saint François, d'Hugues de Saint-Victor, Saint Athanase, Saint Antoine, Grégoire le Grand, etc., et illustré de nombreuses et magnifiques photographies de sculptures romanes.

En préface, Dom Claude Jean-Nesmy cite longuement le *Bestiaire spirituel* et *Propositions sur Dante* de Paul Claudel.

On aimera feuilleter ce volume qui met à la portée du lecteur et de son regard des textes superbes et les détails de chapiteaux romans recensés dans toute l'Europe. C'est un univers imaginaire d'un lyrisme stupéfiant, vieux de dix siècles et pourtant si proche qui est ainsi offert à notre émerveillement.

R. N.

Georges POULET : « Claudel », dans *Entre Moi et Moi, Essais critiques sur la conscience de soi*. Un vol. de 280 p. Librairie Corti, 1977.

Georges Poulet s'est déjà intéressé à Claudel à plusieurs reprises. Dans *Mesure de l'Instant* par exemple (tome IV des *Etudes sur le Temps Humain*, 1967), où il le confronte à Valéry, et surtout dans les *Métamorphoses du Cercle* (paru en 1961), étude fouillée d'un double mouvement de la conscience qui, aux yeux du critique, est une des clés de Claudel : mouvement d'expansion, de projection de soi au dehors — celui de *Tête d'Or* — suivi d'un mouvement inverse de retour vers un moi qui devient centre de convergence de l'univers : l'espace et le temps tournent alors autour de ce moi central comme un cadran mobile autour d'une aiguille fixe. Dieu serait de même considéré tour à tour par Claudel comme le Centre des centres autour duquel la création fait cercle, et comme une transcendance qui fuit avec l'horizon. Ces analyses, que je résume trop vite, éclairent donc à la fois la dynamique de l'ego claudélien et une vision de l'Être où se conjoignent l'inépuisable et le clos, l'infini et le circonscrit. Poulet avait ainsi mis le doigt d'emblée sur une difficulté fondamentale qui, chez Claudel, a nourri de son obscurité féconde une exploration, une réflexion sans fin. Mais, dans cet ancien article, le critique ne s'identifiait guère à son auteur ; il gardait ses distances et y glissait même un certain humour, insistant sur « l'image risible et tragique » d'un Claudel se gonflant comme un ballon « qui pour se connaître ballon emplirait d'un souffle intérieur sa propre vessie »... L'étude que je voudrais résumer ici à l'usage des claudéliens est d'une tout autre portée. D'abord elle est fervente et l'on y rencontre des accents qui ne trompent pas, en particulier dans un admirable commentaire de la *Cantate à trois Voix*, ensuite et surtout parce que, cette fois, Georges Poulet a réussi à participer personnellement à une expérience qu'on peut qualifier de mystique et qui constitue, pour tous ceux qui connaissent et pratiquent Claudel, l'expérience séminale, celle qui commande ou plutôt nourrit tout le reste : il s'agit de la proximité ineffable de l'éphémère (l'odeur de rose) et de l'éternel (l'inépuisable affleurement de la création dans la chose créée). Mais regardons-y de plus près.

Le critique semble distinguer approximativement cinq étapes dans un processus existentiel dont l'achèvement ne peut mener qu'à une forme d'extase. Au départ, l'expérience d'une contingence fondamentale. Poulet s'attarde avec complaisance sur l'image d'un Claudel anxieux, incertain et pour ainsi dire *égaré* comme l'interlocuteur de Pascal en quelque canton inconnu de l'univers. C'est le Claudel qui, dans *Connaissance du temps*, se veut privé de tout repère afin de reprendre à la base les questions primordiales sur le temps et l'espace. On ne peut s'empêcher de songer au doute hyperbolique de Descartes, au *que sais-je ?* de Montaigne, mais surtout à cette expérience de l'égarement si fréquente chez les poètes et les penseurs de notre temps. Mais le critique s'empresse de rappeler — c'est un des leitmotivs du livre — que le sentiment de perte est essentiel à la pensée chrétienne parce qu'il montre notre dépendance vis-à-vis de Dieu dont la Grâce, littéralement, nous soutient dans notre être. La première expérience de Claudel serait donc celle d'un vide vertigineux, d'un néant que Dieu seul peut compenser : « L'être claudélien

ne commence pas par se découvrir dans la solidarité qui l'unit au reste des créatures, il se découvre dans une relation exclusive avec son Créateur » (p. 160).

Si cette première étape pourrait s'appeler la nuit primordiale, la seconde mériterait le titre d'exil, car, en nous donnant l'existence, l'Être ne nous rejette-t-il pas hors de soi ? « Si l'existence est un don c'est d'un autre point de vue une exclusion... la création est séparation », l'existence est une « privation d'être » et le comble c'est que notre conscience ne doit son éveil qu'à cette privation. « Je suis, écrit Claudel, comme une roue détélee de sa courroie... Je suis forclos... J'endure ma source... » De là une aigreur, une révolte, la rancune à l'égard d'un géniteur qui vous jette dans le monde et, pour compenser cette frustration, une extraordinaire avidité de posséder : « Refoulé au dehors il envahit ce dehors. » C'est Tête d'Or, mais c'est aussi Rimbaud le conquérant. D'où la troisième étape qui est « l'occupation » du monde. Cependant le monde ne se laisse pas envahir si facilement : il exerce une contre-pression : un conflit permanent s'instaure dans un monde plein, où rien n'existe qui ne soit immédiatement environné d'autres existants en expansion et en concurrence réciproque. Mais alors cette simultanéité, cette solidarité forcée éliminent totalement la solitude et l'égarément initiaux : on pénètre ainsi dans la quatrième expérience, celle-ci tout à fait cruciale (et qui fait l'originalité de Claudel), celle d'une nouveauté perpétuelle car la création a besoin en permanence d'être « remplie » : « en quelque instant que nous soyons, un même acte nous crée simultanément ». Les citations abondent qui évoquent cette joie de jouvence d'un monde en état de création continuée et c'est un plaisir de relire ces textes célèbres.

Mais voici que Georges Poulet aborde la cinquième étape, la plus difficile à *dire* car il faut aussi la vivre : c'est le point de jonction de la nature et de la surnature, le moment où se découvre l'immanence adorable du divin en toutes choses. En trois pages il est allé sûrement plus loin que bien des commentateurs. Il fait apparaître l'existence d'une « région moyenne où se confrontent l'espace terrestre et un autre espace, le moment présent et un autre temps... ».

« Où suis-je, demande Prouhèze, et où es-tu ? » Et l'Ange répond : « Ensemble et séparés. Loin de toi avec toi... Où dis-tu qu'est le parfum et le son ? Quelle est la frontière commune ? Ils existent en même temps. Et moi j'existe avec toi. »

Qui donc, avant Georges Poulet, avait ainsi mis l'accent sur les moments « mixtes », sur les frontières équivoques où le temps divin semble descendre dans les cassures (solstices, équinoxes, midi) du temps humain ? Alors l'instant s'éternise parce que la perception qu'en a la créature conspire avec l'acte du Créateur... c'est toujours l'odeur de rose... Mais pour connaître cette expérience de diaphanie du divin, cette transparence de la matière, il faut être aidé par une puissance ascensionnelle capable de soulever la réalité présente jusqu'à en faire une sorte d'absolu. C'est évidemment le rôle de la Grâce. Mais c'est aussi le rôle de l'amour humain quand la Grâce s'en sert pour déchirer l'âme et l'ouvrir. C'est aussi, et on aurait aimé que Georges Poulet en fasse mention, le rôle de l'expérience poétique telle que la conçoit Claudel et telle qu'elle

existe effectivement. Mais l'analyse s'achève ici brusquement et presque brutalement, comme si le critique n'avait pas voulu se risquer plus loin. Cet article est donc trop bref et abandonne trop tôt son lecteur : c'est le seul reproche qu'on puisse lui faire. Ajoutons aussi un certain doute sur l'objectivité des étapes successives que distingue notre critique : l'analyse introduit nécessairement une linéarité, et, d'autre part, Georges Poulet a toujours eu tendance à spatialiser la vie intérieure. Au fond, le processus qu'il décrit concerne moins des moments que des états qui peuvent fort bien coexister simultanément. Le mouvement d'occupation du monde qui va de Tête d'Or à Turelure en passant par Rodrigue n'exclut nullement l'expérience et le chant de Beata. Poulet — et c'est le rôle du critique — a mis un ordre intelligible dans ce qui est le fécond désordre de la vie.

Jean ONIMUS.

Jacques RIVIÈRE : *Rimbaud - Dossier 1905-1925*. Présenté et annoté par Roger LEFÈVRE. Ed. Gallimard, 1977.

D'Arthur Rimbaud qui vécut méconnu, bien que Victor Hugo avant de mourir ait salué en lui un grand poète, chacun, de nos jours, a voulu faire l'inspirateur et le maître de sa pensée. Toute une littérature s'en réclame par snobisme, par entraînement, ou simplement par précaution pour s'associer à un esprit de révolte, dont on a voulu à tout prix qu'il fût l'incarnation. Il a été, si l'on veut bien me pardonner l'expression, accommodé à toutes les sauces : symboliste, surréaliste, freudienne, pédérastique et surtout politique. On salue d'abord en lui un démolisseur, un ennemi de la classe bourgeoise, un contestataire né, le héraut d'un monde nouveau dans le domaine de la pensée et de l'expression, et enfin un jeune dépravé qui nous a libéré des lois de la morale et de la religion. De tous ceux qui se le sont annexé je pense que la plupart, s'ils l'ont seulement lu, ne se sont pas donné la peine de le comprendre. Ils nous en ont parlé d'une manière partielle et abusive, où son inspiration s'est trouvée peu à peu faussée par des interprétations inexactes et où son génie a été comme étouffé à la source. Mais Rimbaud a aussi ses vrais admirateurs et ils se réjouiront comme moi de la parution aux Editions Gallimard d'un livre de Jacques Rivière, dont le souvenir s'était perdu et qui constitue, à mes yeux, la réhabilitation qui s'imposait.

Pour Jacques Rivière sa connaissance d'Arthur Rimbaud a passé par des phases diverses. Il n'avait pas vingt ans quand son ami, Alain Fournier, l'invitera à le lire. Sa première réaction ne fut pas favorable. « Ce bonhomme m'inquiète dont on a voulu faire un génie », déclare-t-il. Mais Alain Fournier, toujours ébloui, l'encouragera à reprendre sa lecture et c'est « très abruti, sans comprendre » que Jacques Rivière retourne à Rimbaud. Cette attitude de parfaite honnêteté intellectuelle face à un écrivain qu'on ne connaît pas encore ne sera pas observée avec les mêmes scrupules par tous ceux qui se feront les apologistes sans réserve de Rimbaud. Elle vaudra à Rivière de découvrir Rimbaud, en lui révélant ce qu'il appellera très justement « toute une métaphysique du rêve ». Il s'en expliquera dans un langage magnifique : « Enfin je vis avec ce qui vit. Voici mon illimité domaine : je me reconnais. Je circule comme un ange à travers cette mouvante beauté... Je me lève chargé d'un

souvenir plus pesant que le monde. J'erre perdu dans sa richesse insoutenable, je le porte comme une bannière et comme un cri. Je viens d'un pays plus certain que la maigre réalité, dont la fraîcheur maintenant me transit. » Nous voici au cœur même de Rimbaud. Mais tout n'est pas encore clair pour Rivière. Il y a des « saisissements mystérieux » qui l'arrêtent, des « zones d'embarras où se multiplient les impossibilités ». Rivière s'interroge alors sur la « réalité » que pourrait avoir « ce paysage qu'il ressent derrière toute apparence ». Il a peur que le rêve ne soit qu'une illusion.

Et c'est en 1913 que Rimbaud ne sera plus seulement pour Rivière un poète, mais quelqu'un qui « ne nous fait jamais voir que ce qu'il a vu, à la manière d'un savant qui connaît, montre et décrit ». Ici on ne peut pas ne pas évoquer « Connaissance de l'Est » qui procède de la même objectivité et de la même recherche. Il ne s'agit pas pour Rivière, chez Rimbaud, de la simple imagination, mais de la « réalité absolue ». Il s'en expliquera dans l'admirable conférence du 6 décembre 1913 : « A côté de la réalité où nous nous mouvons, il y en a une autre qui l'enveloppe, qui la pénètre et qui la disjoint. » Cette réalité est celle des *Illuminations* et elle nous donne la clef d'un style qui nous vaudra, de la part de Rivière, de très beaux commentaires sur cette œuvre difficile.

Dans son « Etude sur Rimbaud » de 1914, Jacques Rivière va s'expliquer maintenant sur l'homme qu'était Arthur Rimbaud et le portrait qu'il nous en fait est bien différent de celui auquel on a voulu nous habituer. Révolté, certes Rimbaud l'était, mais sa révolte n'était pas « d'ordre social », elle était « d'ordre métaphysique ». Sa colère n'a rien d'une contestation contre le monde bourgeois et l'ordre établi. Il saura fort bien s'en accommoder, tant au collège où il se distinguera par de bonnes études que, plus tard, dans sa vie professionnelle vouée à des activités commerciales et à des trafics d'armes plus proches du mercantilisme et du colonialisme de l'époque que du souci d'en libérer l'humanité. « Il y a pour Rimbaud », nous dit Rivière, « une impossibilité positive et comme agressive à être au monde ». Il éprouvera, comme Claudel, le besoin de fuir à 18 ans. « Nous ne sommes pas au monde » écrit-il dans *Une Saison en Enfer*. Il veut être seul. Peu importe pour Rivière les mœurs d'Arthur Rimbaud. « L'âme en tout cas qui vivait dans ce corps était vierge » nous dit-il, une âme « violente, injurieuse, armée ». « Je n'ai point fait le mal. Les jours vont m'être légers. Le repentir me sera épargné », lit-on dans *Une Saison en Enfer*. Pour Rivière, Rimbaud est « l'être exempt du péché originel ». Ce qui se dégage de la lecture des *Illuminations*, c'est une idée d'innocence qui confirme chez Rivière le portrait qu'il s'est fait de l'homme. Toute son œuvre n'aura été, comme Rimbaud lui-même nous le dit, qu'« un combat spirituel ». Il ne faut pas y chercher un autre sens. Il ne restera plus à Rimbaud, après l'avoir écrite, qu'à se taire dans l'attente du jour où il lui sera possible « de posséder la vérité dans une âme et dans un corps ».

Si Rimbaud, nous dit Rivière, ne doit pas être considéré comme un chrétien, il n'en reste pas moins « un merveilleux introducteur au christianisme ». On comprend alors ce que pût être la réaction de Claudel à la lecture du

manuscrit de cette étude que Rivière lui avait adressée. « Cher ami, lui écrit-il le 4 juin 1914, je vous rapporte votre manuscrit sur Rimbaud que j'ai passé la soirée à lire. C'est de l'or pur, mon cher garçon, de l'or en barre ! »

Peu importe si, avec les années, Rivière a été amené à revenir, sous l'influence de Gide et de Dada, sur l'admiration qu'il portait à Rimbaud et s'il en est venu « à douter de l'interprétation des *Illuminations* qu'il avait échafaudée ». N'oublions pas qu'en s'éloignant de Rimbaud Rivière s'était aussi éloigné de la foi. Il la retrouvera avant de mourir.

Le Rimbaud de Jacques Rivière constitue un témoignage capital et important. Nous le devons à la ferveur filiale d'Alain Rivière. Il est précédé d'une très intéressante introduction de Roger Lefèvre ; nous ne saurions trop en encourager la lecture.

Pierre CLAUDEL.

#### UN COLLOQUE SUR JACQUES RIVIÈRE

Organisé conjointement par la Société d'étude du XX<sup>e</sup> siècle, l'Association des Amis de Jacques Rivière et Alain-Fournier, et aussi l'Institut de Français (Centre d'études et de recherches sur François Mauriac) de l'Université de Bordeaux III, un colloque sur Jacques Rivière s'est tenu à Bordeaux les 18 et 19 novembre 1977. Il ne pouvait laisser indifférents les claudéliens de la ville puisqu'à chaque instant, dans les communications qui ont été présentées, revenait le nom de Claudel. Jean-François Moueix a d'abord évoqué avec autant de sensibilité que de précision la grande figure bordelaise de Gabriel Frizeau sur le conseil de qui Rivière a écrit à Claudel et chez qui le jeune homme a rencontré entre autres André Lhote et Alexis Léger, le futur Saint John Perse, deux claudéliens fervents qui devinrent ses amis. De la très riche correspondance — hélas, non encore éditée — échangée entre Lhote et Rivière, le fils de ce dernier, Alain Rivière, a tiré la matière d'un remarquable exposé. Michel Autrand a montré ensuite le caractère quasi mystique de l'amitié qui a uni Léger à Rivière, la variété et la profondeur de leur dialogue en mettant l'accent sur leur commune fascination-rejet à l'égard de Claudel. Plus épisodiques, malgré leur commune origine bordelaise, les relations de Mauriac et Rivière ont fait l'objet d'une analyse fine et incisive de la part de Jacques Monfériet. Comment, après la guerre, Rivière a dû se battre sur deux fronts : contre le « parti de l'intelligence » et contre les surréalistes, Claude Lesbats l'a exposé avec toutes les précautions nécessaires pour ne pas durcir trop les prises de position toujours nuancées jusque dans leur fermeté, du directeur de la N.R.F. Auguste Anglès, enfin, dans une conférence magistrale et familière à la fois, a situé Rivière dans la vie intellectuelle de son temps : cette « clarté qui chante » aura toujours été une « clarté qui cherche » et reste de nos jours encore une « clarté énigmatique ». Ajoutons que jusqu'au 31 décembre, une exposition très documentée est ouverte à la bibliothèque municipale de Bordeaux, rue Mably. Elle fait admirablement comprendre comment Rivière est devenu Rivière, ce qu'a été la N.R.F. naissante, et l'importance du rôle qu'y a joué Claudel.

Michel AUTRAND.